

Notes de lecture

Une démocratie sans autorité ?

Alain ERALY

Éditions érès, 2019

La citation de Doris Lessing, en exergue de l'introduction, plante le décor : « Pourquoi ai-je vécu toute ma vie avec des gens qui se dressent automatiquement contre le pouvoir, [...] qui considèrent que toute autorité est mauvaise d'emblée, qui attribuent des mobiles douteux et vénaux aux politiques, à l'establishment, à la classe dirigeante, au conseil municipal, au directeur d'école ? »

Alain Eraly, professeur de sociologie à l'université libre de Bruxelles, nous livre un essai de sociologie clinique qui propose une série de réflexions sur les rapports que la société d'aujourd'hui entretient avec l'autorité. Trois définitions pour circonscrire le raisonnement :

« La démocratie n'est pas seulement un régime politique et un mode de gouvernement, elle est d'abord un ensemble de formes de vie, de valeurs partagées, de dispositions à s'indigner, elle est une *morale publique*. »

« L'autorité, c'est l'incarnation d'une communauté et l'exercice public d'un pouvoir en son nom. »

« L'autorité se comprend comme la légitimité personnelle qu'un agent retire du fait d'occuper une position d'exception, de jouer un rôle spécifique, d'exercer un pouvoir normatif et d'assumer une responsabilité *au nom d'une institution*. »

Toute communauté se structure à partir d'un ensemble de règles et de contraintes qui organisent le vivre ensemble. Certains de ses membres sont ensuite investis d'une autorité qui les fonde à faire respecter ces règles communes et qui leur attribue le pouvoir et les moyens nécessaires pour ce faire. Il s'agit là d'une incarnation des valeurs communes au collectif.

Cette transcendance, tout d'abord fondée sur le divin et la religion, va progressivement se laïciser et s'appuyer sur les collectifs et leurs institutions. Mais la seconde moitié du XX^e siècle et ses transformations tant idéologiques que sociales conduisent à une disjonction de l'individu et du collectif, lequel n'est plus une source légitime d'autorité.

Le collectif, en tant que résultat d'un monde commun, d'un imaginaire partagé, fonde un principe d'appartenance qui doit s'incarner dans des

institutions reconnues par tous et légitimes dans leur fonction d'autorité. Or les modalités de la vie contemporaine remettent cela en question.

La mise en avant des clivages et des conflits par les nouveaux médias et le Net, la délocalisation des univers de vie et de travail, l'inconsistance des valeurs, tout cela conduit à une fragmentation en groupes sociaux spécifiques, même si l'on observe en parallèle une valorisation du patrimoine mémoriel, supposé évoquer le « bon vieux temps » mais qui traduit plutôt la crainte d'un avenir incertain.

De façon concomitante, le discours populiste exprime l'anxiété des citoyens et leur refus des élites, proteste contre la marche du monde, la financiarisation de l'économie et la mondialisation, et occulte les nouvelles formes de domination déployées au nom de la Nation dans un même mouvement : en promouvant une communauté totalitaire « qui contiendrait le politique, l'économique et le social dans un territoire sur lequel s'exercerait une autorité absolue ».

Diverses voies de dépassement sont présentées et interrogées dans ce livre. L'autodétermination peut sembler une façon pour le nouvel individualiste de prendre en charge son devenir et de décider au plus près de ses droits, de son autonomie et de son épanouissement. Ce modèle ne va pas sans créer de nouvelles responsabilités pour l'individu et de nouvelles vulnérabilités dans un monde où la solidarité n'est plus d'une évidente nécessité.

« Dans la société de l'autonomie, comment agir sur autrui sans donner l'impression d'exercer un pouvoir ? La manipulation est une réaction typique au déclin de l'autorité, elle consiste à travestir en quelque manière le processus d'influence afin d'en occulter toute dimension coercitive. »

Parallèlement, de multiples évolutions des modes de pensée et d'argumentation contribuent à modifier les pratiques d'échange et de communication : le déclin des figures de savoir, la mise en cause des modes de raisonnement argumentés, l'utilisation du récit victimaire et l'essor de la vérité subjective. Dans ce contexte, le principe généralisé de la délibération, l'exigence de la discussion en tous lieux et à tous propos se développent dans un jeu pipé où il suffit de dire « Je n'y crois pas » (réaction de Donald Trump au rapport du National Climate Assessment pourtant rédigé par 300 chercheurs) ou « je le ressens ainsi » pour que tout dialogue, débat ou discussion deviennent sans fondement et impossibles. Or, pour l'auteur, l'existence d'une autorité est la condition de la discussion. Il faut un garant du fonctionnement respectueux de l'échange et de la liberté de chaque prise de parole. « Il revient à l'autorité de circonscrire l'espace de la discussion et cette limite est une condition de sa possibilité. »

Ainsi observe-t-on que si l'autorité est contestée et objet d'opposition, elle fait place à des formes de domination beaucoup moins visibles

auxquelles chacun se soumet sans en être forcément conscient. « Alors que l'autorité est une incarnation du collectif, qu'elle suppose une position reconnue et l'exercice d'un rôle, d'un pouvoir normatif et d'une responsabilité au nom de ce collectif, la domination désigne quant à elle la reproduction d'asymétries dans les réseaux d'interdépendance en l'absence de toute espèce d'incarnation et de consentement. »

S'instaurent alors des gouvernances par substitution où le patron cesse d'être incarné et où ce sont la règle et le chiffre, la surveillance à distance, les logiques de marché et, pour finir, les algorithmes qui dirigent notre quotidien et notre avenir.

Dans un dernier chapitre, Alain Eraly évoque des voies, pour lui sans issue, dans la tentative d'abolition de l'autorité. La généralisation des contrats promet des échanges privés de solidarité, la médiation institue un tiers privé d'autorité, le charisme valorise un collectif sans institution et dissout la conscience de la domination.

Pour conclure, le déclin de l'autorité est le résultat du progrès des valeurs démocratiques et ne peut être remis en question. En revanche, « aucune société n'est concevable sans des puissances de parole au service du commun ». L'autorité a pour fonction de fixer des limites aux sphères de l'échange. Mais la vie sociale est aussi participation au collectif et nécessite que des normes soient établies,

partagées puis incarnées dans une parole d'autorité.

La forme de l'essai, retenue pour cette réflexion, en fait un ouvrage foisonnant, de lecture dense mais agréable, riche d'exemples, de références théoriques très diverses, composé autour de thèmes eux-mêmes structurés en déclinaison d'énonciations, d'assertions et de convictions. L'auteur nous fait revisiter tout à la fois des évolutions historiques et sociales, nous propose des pistes de compréhension face à des événements et des situations qui constituent le quotidien de chacun d'entre nous et que nous acceptons parfois sans y prendre garde.

L'auteur apporte donc une réponse à la question du titre : *Une démocratie sans autorité ?* « Qui dit citoyenneté dit soumission au bien public et présuppose l'existence de puissances de paroles en son nom. Le bien public n'est pas quelque chose qui se choisit ou non, il est assurément quelque chose qui se discute, mais une fois établi, il doit s'imposer à la collectivité. L'autorité est ce pouvoir d'imposition. »

Cependant n'est-il pas trop raisonnablement optimiste en évoquant ce mode de résolution ? Au moment où d'autres analystes montrent que les fondements mêmes de la démocratie sont mis en danger par le néolibéralisme, où des recherches d'autorité providentielle amènent au pouvoir des autocrates tout-puissants, où en France le gouvernement utilise la violence d'État en réponse à des

demandes d'une démocratie plus authentique, peut-on croire sereinement en la construction de compromis qui articuleront les intérêts divergents, vers la construction d'un commun réunificateur ?

Paule Sanchou
membre du comité de rédaction
paule.sanchou@orange.fr

**Le migrant et sa famille.
Défis interculturels
en psychologie clinique**

Ivy DAURE, Odile
REVEYRAND-COULON
ESF, 2019

Les migrations sont plus anciennes que l'homo sapiens lui-même et ont contribué à l'émergence et à l'évolution de notre espèce, à la diversification de ses caractères morphologiques, à la multiplication des langues et des cultures. Sources d'enrichissements technique, intellectuel, artistique, spirituel, mais aussi de division, d'incompréhension, de conflit, (à l'image du mythe de la tour de Babel comme origine de la confusion des langues), elles nous confrontent, pour le meilleur et pour le pire, à ce qui est étranger chez l'autre, à toute différence à accepter ou rejeter.

Actuellement, les médias nous transmettent les drames d'une migration contrainte par la guerre et la misère, où il s'agit de risquer sa vie pour essayer de la sauver. Dans cet ouvrage *Le migrant et sa famille*, nous sommes dans le temps d'après

le voyage lui-même, pas forcément motivé par des circonstances extrêmes. Il s'agit ici de comprendre et de mesurer comment se vit la différence culturelle pour les personnes qui construisent leur vie à distance de leur milieu d'origine.

Les deux auteurs sont de formation différente à la base, systémique pour Ivy Daure, psychologue thérapeute systémique, et psychanalytique pour Odile Reveyrand-Coulon, psychologue clinicienne interculturelle et anthropologue. Croisant leurs regards et leurs expériences, elles se retrouvent autour de la conception d'une « psychologie interculturelle » pour comprendre la complexité de l'impact psychique de la migration. Dans leurs entretiens cliniques, elles mettent en relief « l'écart culturel » des patients, consultant au départ pour des situations classiques de divorce, de difficultés scolaires, de conflits divers, choisissant « de prendre en compte l'interculturalité. Il s'agit d'un processus intrapsychique, intersubjectif et social en jeu dans les contacts de cultures. Ce processus naît de cette mise en tension entre cultures, en raison des pluralités de référence, d'appartenance, de valeurs, de codes se confrontant, interagissant, se combinant. Il se traduit par des métissages, des créations, des métabolisations ».

Ainsi, l'analyse des couples mixtes montre l'importance de la dimension interculturelle à l'origine de la construction du couple et aussi de sa rupture, la culture prenant une